

RÉCIT

Nikos Kokantzis



Gioconda

 *l'aube*

Par moments je me disais que je devais me conduire en homme, aller la trouver pour lui demander pardon, lui donner l'occasion de me dire en face tout ce qu'elle pensait de moi, pour être puni, pour expier – puis aller faire la même chose auprès de Rudi et des autres. Me livrer sans défense à leur colère ou leur moquerie – à eux de choisir – dans l'espoir d'alléger un peu le poids qui m'écrasait. Je pensais à tout cela et me disais que vraiment je devais aller les voir, je devais faire face. Mais j'étais trop faible et trop lâche.

Au lieu de cela, je me glissai hors de chez moi comme un voleur, pendant qu'il n'y avait personne alentour, ni elle, ni Rudi, ni aucun des autres pour me voir et venir cracher sur moi. Je partis en catimini, le plus vite possible, soulagé mais en même temps étrangement déçu, comme si j'avais voulu malgré tout qu'il y ait quelqu'un pour me voir et me cracher dessus, car ce crachat était une eau bénite, par lui je serais lavé, délivré. Marchant vite, j'arrivai à la mer et me hissai sur le muret familier où j'avais passé des heures et des heures autrefois, seul ou avec

des amis, tranquillement ou dans de grandes conversations houleuses, car nous avions entrepris, dès cet âge, de comprendre la vie et de résoudre des problèmes philosophiques, étant amenés à grandir avant l'heure par la guerre et l'Occupation. Assis sur mon muret, je m'abandonnai à la contemplation de la mer matinale, au charme lent du vol des mouettes, écoutant tristement les murmures de l'eau à mes pieds. Un peu plus loin dans l'eau, des barques de pêcheurs se balançaient voluptueusement côte à côte, tout sentait la mer et les algues sèches, tout était tranquille, à part moi.

J'entendis des pas et j'en fus agacé, personne d'autre que moi n'avait le droit d'être à ce moment-là dans ce lieu, personne, c'était mon coin, bon Dieu ! et ce jour-là j'avais le droit d'avoir mon coin à moi, rien qu'à moi, où je pourrais rester seul un moment avec ma faute. Puis je m'avisai que je n'avais même pas ce droit-là, je n'avais plus aucun droit nulle part. Je me levai, prêt à repartir – et voilà que Gioconda était là, immobile, à

quelques pas de moi, je me dis mon Dieu, ce n'est pas possible, et à ce moment-là elle eut un sourire, son doux sourire timide, alors c'était donc vrai, ce n'était pas un miracle, elle restait là au lieu de disparaître, elle continuait de me regarder, de me sourire. Je fis un petit pas prudent vers elle, sans qu'elle disparaisse, je m'arrêtai et alors elle vint vers moi en rougissant, me prit la main, me ramena doucement vers le muret, me fit rasseoir puis, tranquillement, d'un mouvement harmonieux, se hissa près de moi, s'assit en remontant ses longues jambes réunies, tenant ses genoux pliés dans ses bras, le flanc collé contre le mien car nous avions peu de place, regardant les barques devant elle et sitôt assise elle se mit à parler, d'une voix calme, sans tourner la tête et sans rougir désormais, à mi-voix, d'une voix un peu enrouée mais caressante, qui semblait toujours en dire plus que les mots et qui faisait courir des lézards le long de mon dos. « Je suis désolée de ce qui s'est passé hier, désolée de ce que tu dois ressentir en ce moment. Mais si tu crois que je suis fâchée, que je ne veux plus de toi, tu

te trompes. Tu entends ? » Et elle continua. Elle me dit, face à la mer qui nous souriait joyeusement, qu'elle ne s'était jamais souciée de Rudi, qu'elle ne pensait qu'à moi, mais qu'elle ne savait pas ce que moi je pensais d'elle. Il y avait des moments où elle croyait que je l'aimais et alors la lumière était plus brillante, puis venaient d'autres périodes où l'accablait l'idée qu'elle n'était rien de particulier pour moi, et alors il faisait froid. Elle pensait à moi le jour et la nuit, ne sachant pas ce qui lui arrivait, tantôt remplie d'une joie infinie, tantôt brisée de chagrin. Elle me disait tout cela à sa façon, tendrement, tranquillement, à mi-voix. Et tandis que je l'écoutais les mouettes dansaient, les barques se frôlaient, tout chantait en moi, une impression étrange, vertigineuse. *Jamais je n'aurais cru, Gioconda bien-aimée, mon cœur près d'éclater, je croyais m'évanouir.* Et elle parlait. « Si tu veux savoir, je suis flattée de ce qui s'est passé hier. Tu vois comme je suis égoïste ? » Elle rit et poursuivit. « Moi je n'ai jamais pu l'encaisser, je t'assure. C'est un vantard, il se prend pour je ne sais qui. Si ça

dépendait de moi il ne serait pas toujours fourré chez nous. Mais c'est mon cousin, les autres l'aiment bien, que veux-tu que je dise ? Il me semble que ma grand-mère n'en raffole pas non plus, mais elle ne le montre pas. » Elle parlait, parlait sans s'arrêter, sa langue s'était dénouée, elle vidait son sac. Moi je l'écoutais, ses mots étaient comme un chant, comme de la lumière, des cristaux colorés. Elle se remit à rire. « Pauvre Rudi, pour la première fois de ma vie je l'ai vu rester la bouche ouverte. Quand tu es parti, il m'a regardée comme s'il attendait que je prenne sa défense, mais moi je n'ai pas dit un mot, alors il est parti lui aussi. J'ai pitié de lui, vraiment. » Soudain elle prit un air plus grave et baissa la tête. Après un silence, elle reprit très lentement. « Seulement, tu sais, je crois que tu n'aurais pas dû dire ce que tu as dit à la fin... Ce n'était pas bien. Mais tu ne le pensais sûrement pas, dis-moi ? Ou alors pas en général, comme les gens qui souvent nous le disent, quand ils deviennent moches... » Sa voix s'étrangla. Les gens qui souvent nous le disent... Quand ils deviennent

moches... Mon Dieu, voilà ce que nous leur faisons, ce que nous leur disons en pleine figure, voilà ce qu'ils sont contraints de subir, depuis des milliers d'années, avec ce que nous autres minables nous appelons leur lâcheté, alors qu'il s'agit de dignité, de courtoisie, de sagesse, choses dont nous ne pouvons avoir idée, et encore moins faire usage, nous les petits malins, nous si moches. Et voilà que j'avais fait la même chose que tous les autres, j'étais moche moi aussi. Je me mis à bafouiller. « Moi... jamais... je te le jure... » Mais déjà elle s'était remise à parler, à voix basse. « Et pourtant ça ne m'a pas blessée... Peut-être que j'aurais dû me fâcher... Mais pour moi une seule chose comptait : les sentiments que tu as montrés pour moi. Tu sais depuis combien de temps j'attendais, sans savoir ce qu'il y avait dans ton cœur ? Quand nous comprenons tout d'un coup que la réalité correspond à nos désirs, que nos peurs sont injustifiées, que ce qui n'arrivait pas vient d'arriver, tout devient parfaitement beau, on ne se soucie plus de rien. Comme quand on n'a rien mangé

depuis longtemps, qu'on a très faim et qu'on pense ne rien trouver à manger : alors le moindre bout de pain est bon comme du gâteau. Tu ne crois pas ? » Elle me regarda pour la première fois, ses yeux attendaient ma réponse. J'étais sans voix. Elle me regardait toujours et dans ses yeux tremblait une lueur de doute. Je devenais fou. « Oui, oui, je te crois, bien sûr », m'écriai-je, et je me sentis insondablement stupide, car je ne trouvais rien d'autre à dire : à voir mon allure et mon visage, on aurait très bien pu penser que j'étais aveugle et sourd-muet. J'étais étouffé par tout ce que j'avais à dire. Perdu dans un délire de bonheur, une tornade de joie. Avant qu'elle ait pu comprendre dans quel état j'étais, je lui demandai : « Dis-moi, comment tu m'as trouvé ici ? » « Mais je suis une sorcière, tu ne savais pas ? » Sa voix était un rire. *Je ne le savais pas, belle sorcière bien-aimée...* Et je me redis alors que je devais l'aimer beaucoup, depuis très longtemps, mais je ne l'aurais pas encore découvert s'il n'y avait eu Rudi, le merveilleux Rudi, que Dieu veille sur toi Rudi mon ami, et te

donne une joie égale à celle que je ressens. « Une sorcière, bien sûr ! Je vois ce qui se passe au loin, et la nuit, à cheval sur mon balai, je m'envole et vais où je veux en un clin d'œil. Qu'est-ce que tu crois ? Je sais préparer des philtres magiques et en donner à qui je veux pour qu'il les boive et éprouve ce que je veux. » Elle parlait maintenant comme dans un rêve. « Et tu sais, je peux même, si je veux, faire tomber quelqu'un amoureux de moi... » Elle s'interrompit brusquement, devint rouge comme une pivoine. « Ah ! ah ! » la taquinai-je, « c'est donc toi qui avais préparé l'infusion que j'ai bue chez vous l'autre jour ? » Elle me jeta un coup d'œil reconnaissant, puis se tourna vers la mer.

« J'aurais dû le faire bien plus tôt », murmura-t-elle. « Parce que moi, la tasse d'infusion magique, je l'ai bue chez toi, il y a des années, c'est l'un de mes tout premiers souvenirs. C'était qui, alors, le sorcier ? »

Une poche de tendresse creva en moi, me remplît tout entier, brouillant ma vue, me faisant perdre la tête. Je n'avais encore jamais

embrassé une fille. Mon meilleur ami, un garçon de mon âge plein de fougue, dont j'admiraïs l'audace et le talent de peintre, et qui avait réussi à embrasser pour la première fois une petite quelques mois plus tôt – rien qu'une fois : elle ne l'avait pas laissé recommencer –, ne cessait depuis d'évoquer son exploit, prenant avec moi un ton protecteur (ce qui ne me gênait pas, venant de lui, car je l'aimais bien), me grondant sans arrêt pour me pousser à l'acte ; il avait fixé un dernier délai – bientôt épuisé – pour mon premier baiser, et gare à moi si je tardais. Le moment était venu. Non à cause de l'ultimatum, ou pour pouvoir regarder mon copain en face, d'égal à égal ; je n'avais rien prémédité ; simplement, spontanément, irrévocablement, je savais que je voulais embrasser Gioconda et que j'allais le faire, là, tout de suite.

Je me tournai vers elle, mis mon bras autour de son cou, l'attirai vers moi et collai ma bouche à la sienne, tout cela d'un geste brusque et malhabile qui la prit totalement au dépourvu : elle ne pouvait s'y attendre, m'ayant vu tout ce temps immobile comme

une souche. Le résultat fut qu'au lieu d'un premier baiser très doux, dont nous aurions pu nous souvenir avec émotion toute notre vie, mes dents cognèrent contre les siennes, lui coupant la lèvre supérieure ; elle poussa un cri étouffé, s'écarta de moi, mit un doigt sur sa bouche et l'en retira ensanglanté. Je fus pris de panique, un instant j'eus envie de m'enfuir une deuxième fois. Mais cela ne dura que le temps d'un éclair, et aussitôt après je me retrouvai debout près d'elle, collé contre elle, ma tête au-dessus de la sienne, des larmes dans la voix, n'osant même pas la toucher, ne faisant que dire et redire « mon amour, ma chérie, oh mon amour, qu'est-ce que je t'ai fait, tu as mal ? pardonne-moi ma chérie, mon amour, pardonne-moi... », si bien que son corps soudain se détendit, tout son visage se mit à sourire, elle posa la tête sur mon épaule, dit « tiens-moi comme ça » et moi j'entourai son dos de mon bras et tranquillement, doucement, très doucement, tremblant d'amour, j'embrassai sa bouche tendre et charnue.

Je n'entendis pas chanter les oiseaux, ou sonner les cloches. Mais je me souviens

encore de ses lèvres contre les miennes, de ce frisson de bonheur. L'amour débordait par mes yeux, mes oreilles, ma bouche, le bout de mes doigts. Ma peau était amoureuse, mon cœur, ma gorge, tout mon corps. Et son amour à elle venait vers moi, j'étais traversé par cette vague chaude, lisse, affolante. Nous ne dûmes pas un mot. Nous étions si proches l'un de l'autre qu'il n'y avait pas de place entre nous pour des mots. De nouveau mes lèvres l'effleurèrent, brièvement, innocemment. Puis dans le cou, sur le front, sur les yeux – « je t'en prie, pas sur les yeux, on le fait avant de se séparer, tu ne savais pas ? Voilà ma bouche, embrasse ma bouche » – et de nouveau sur sa bouche, derrière l'oreille – comment y avais-je pensé, à cet endroit-là ? – et sur ses cheveux, la masse de ses longs cheveux très noirs, et de nouveau sa bouche, sa bouche. Je ne savais pas embrasser, nos langues ne se touchaient pas, rien que nos lèvres. Mais ce baiser naïf était plus fort que du vin et nous donnait le vertige. Elle était à moi, j'étais son amant, nous étions mariés, nous n'étions pas mariés, nous avions des

enfants, nous n'étions rien que nous deux, les Allemands étaient partis, la guerre était finie, nous étions aux Indes, en Afrique, en Espagne, au Tibet, nous avions une jolie petite maison, nous étions vieux et avions des petits-enfants, nous voguions dans des yachts blancs, nous volions au ras des flots dans notre avion, j'étais à la guerre, on m'avait décoré, j'étais revenu en permission et elle m'attendait, j'étais un espion parachuté en Allemagne pour une mission dangereuse, j'étais sur le point de terminer la guerre à moi seul, il n'y avait pas de guerre, nous traversions le désert à dos de chameau sous un soleil insoutenable, nous descendions le Nil blanc parmi les odeurs du soir, nous découvrons Samarkand, Kaboul, Bénarès...

Quand je repris mes esprits, j'étais épuisé par ce bonheur si intense. Je l'aidai à descendre du muret et, nous tenant par la main, nous rentrâmes chez nous portés par notre nuage. Je me disais que ma vie pouvait me réserver tout ce qu'elle voulait, j'avais déjà reçu, ce matin-là, tout le bonheur auquel un être humain a droit dans sa vie tout entière.